



LE VIEUX PORTRAIT

Sans cadre, au croc d'un vieux clou,
—Loin du toit paternel où,
Grand'tante ou grand'mère,
Parmi les anciens portraits,
Vous goûtiez, prise en ses rets,
La gloire éphémère.—

L'aveugle sort a meurtri
Vos charmes et, pour abri,
Sa force brutale
Vous a donné, tout l'hiver,
Le pont d'un chemin de fer
De la capitale.

Chez le brocanteur transi,
Vous vous lamentiez ainsi,
Pendue aux murailles,
Quand une main, par hasard,
Vous trouva dans ce bazar,
Au sein des ferrailles....

Et très doucement, ses doigts
Ont, s'inspirant d'autrefois,
Réparé les fentes
Du fichu de tulle fin
Qui nous laisse voir enfin
Vos manches bouffantes ;

Encor lustrés de parfums,
Vos bandeaux, vos rouleaux bruns
Passent la dentelle
Qui, sans joyau ni fleuron,
Auréole votre front
Comme une immortelle ;

Tandis qu'un rayon joyeux
Met son reflet dans vos yeux
Couleur de noisette,
Et qu'un rire mi-sournois,
Sur votre coquet minois,
Creuse une fossette....

Ah ! oui ! riez ! car, vraiment,
Votre avenir est charmant.
Riez, chère aieule !
Si rien ne vient l'enrayer,
Devant le nouveau foyer,
Vous resterez seule.

Et quand ses hôtes auront
Rejoint messire Caron
Dans sa barque errante,
Vous serez, en vos atours,
Aussi fraîche qu'aux beaux jours
De dix-huit-cent-trente !

Paris, 1892.

NOUVELLE CANADIENNE

FIDÉLITÉ SUPRÊME

Tous les deux, ils s'aimaient. Pour lui, sa Jeanne était tout, et pour elle rien ne valait son Pierre.

Le dimanche, en sortant de la grand'messe, superbe quoiqu'il gêné dans son beau frac bleu, dont les formes athlétiques du robuste pêcheur toraient toutes les coutures, Pierre se tenait près de la porte de l'église et suivait avec attention la sortie des fidèles.

Dès que Jeanne apparaissait, c'était un de ces bons échanges de regards où le cœur et l'âme donnent tout ce qu'ils contiennent de doux et de bon, et il la suivait tranquillement, avec ce balancement du corps que l'habitude du roulis fait contracter au marin.

Il dînait souvent chez elle, le dimanche, car le mariage était proche ; mais à part les plaisanteries et la joie exubérante du père Louis, le père de Jeanne, cherchant à animer le repas, le silence des fiancés était presque toujours absolu. Ils se sen-

taient l'un près de l'autre. Pourquoi se communiquer ce qu'ils pensaient et ce qu'ils ressentaient ? Est-ce que les paroles auraient pu reproduire aussi délicieusement et aussi fidèlement ce que deux cœurs, battant à l'unisson, savent se communiquer ?

Dans leur promenade, le soir, ils se tenaient par la main, et doucement, suivant le sentier le long de leur beau fleuve, on les sentait heureux de vivre l'un près de l'autre et de repaître leurs yeux de l'immensité de cette nappe d'eau du Saint-Laurent, dont l'autre rive n'apparaissait confusément que par les temps très clairs. Il la reconduisait jusqu'à sa porte, et là ils échangeaient tristement un simple bonsoir, mais qu'il en contenait long dans son intonation traînarde : " Adieu Jeanne ! Adieu Pierre ! " et c'était fini pour jusqu'au dimanche suivant.

Cela suffisait à ces natures calmes et réfléchies. Le travailleur, mais surtout le marin, renferme en lui ses pensées et ses impressions. L'habitude de l'isolement, la difficulté d'exprimer nettement ce qu'il ressent, le rend taciturne, mais les impressions et les sentiments n'en sont pas moins sensibles pour lui, avec autant sinon avec plus de charmes que pour celui qui, les faisant passer du cœur au cerveau, les dénature et les défraîchit en cherchant à les exprimer.

Tous les matins, et souvent avant le jour, Pierre partait pour la pêche ; il emmenait pour l'aider dans la manœuvre de sa barque, un fort garçon de quatorze ans, le fils de la veuve Martin, docile apprenti de ce dur métier de pêcheur sur ce fleuve immense qui, plutôt mer que fleuve à cet endroit, prélève un large impôt sur les existences des marins qui vivent de sa pêche. Le père Martin y était resté, et combien d'autres dans le village. Bah ! l'insouciance est la force des marins, et le fils embrasse sans la moindre crainte le métier qui lui a pris son père.

Quand la pêche était terminée et que la levée des filets avait rempli sa huche des beaux filets d'argent de poissons frétilants, Pierre remontait le fleuve pendant deux milles et allait vendre sa pêche dans un village, où quelques marchands en gros centralisaient les produits de tous les pêcheurs des environs. Il rentrait ensuite au village où il arrivait généralement vers quatre heures du soir.

L'avant-veille du jour fixé pour son mariage avec Jeanne, il partit plus tard que d'habitude et, se détournant de son chemin, il passa à la maison de sa fiancée pendant que le petit Martin allait préparer les agrès du bateau.

Jeanne, en le voyant entrer, eut un mouvement de joie et de surprise. Jamais il ne venait pendant la semaine, et d'habitude à cette heure il était déjà en pleine eau de pêche.

Il s'approcha d'elle et, lui prenant la main, il lui dit d'une voix triste et émue :

—Je n'ai pu partir ce matin sans vous avoir vue, ma Jeanne. Dans deux jours vous serez ma femme, et rien, n'est-ce pas, ne peut nous empêcher d'être unis ?

—Rien, mon Pierre, répondit simplement la fillette, je suis à vous.

—Embrasse la donc, grand nigaud, cria gravement le père Louis qui, près de la porte, était en train de réparer ses filets. Sont-ils bêtes, ces enfants, avec leurs airs d'enterrement !

Pierre, timidement, avança les lèvres et donna à sa fiancée un baiser, puis, l'enlaçant de son bras robuste, il la pressa contre sa poitrine, et, sanglotant d'émotion et de joie, il se sauva à toutes jambes dans la direction de son bateau.

Toute la journée, le pauvre garçon fut comme fou, la joie l'étranglait, et souvent le petit Martin dut le réveiller de ses pensées.

Lorsque la pêche fut presque terminée, Pierre, en levant son dernier filet, s'embarassa le pied dans une amarre et ne put résister au coup de roulis d'une lame, il tomba, la tête en avant, dans son filet à moitié hors de l'eau, s'empêtra dans les mailles qui l'immobilisèrent et coula à pic.

Le petit Martin, affolé et haletant de désespoir, impuissant, resta plus d'une heure sur place, et des pêcheurs rentrant au village durent l'emmener de force.

Le même soir, le curé du village, brave et excellent homme, entra chez le père Louis et an-

nonçait avec mépris à la pauvre Jeanne que son fiancé s'était noyé.

Elle reçut cette nouvelle sans émotion apparente, ne versa pas une larme, ne poussa pas un gémissement, et à part une pâleur livide et une contraction des muscles du visage, elle parut indifférente et même inconsciente. Mais le brave curé ne s'y trompa pas, il avait trop l'habitude de ces tristes missions et eut préféré une explosion de douleur violente à ce calme. Il recommanda au père Louis et à sa femme de ne pas quitter leur fille, essaya même d'amener la pauvre enfant à pleurer en lui parlant du cher défunt en termes émus ; mais Jeanne ne sembla pas l'entendre et resta insensible.

Vers dix heures du soir, elle se retira dans sa chambrette, et ses parents, trompés par son calme apparent, se couchèrent.

À minuit, Jeanne revêtue de sa robe de mariée, sortit sans bruit de la maison et se dirigea vers le fleuve. Raide et comme médusée, les yeux grands ouverts et secs, elle marcha dans l'eau à pas lents, et lorsqu'elle se sentit enlevée par le courant, elle murmura :

—Je suis à toi, mon Pierre, pour toujours.
Et elle glissa doucement dans le fleuve.

RENÉ DE SAINT-ANGE.

LES PAUVRES

C'était par une froide après-midi d'hiver que je la rencontrai, la pauvre fille de Bohême

Elle pouvait avoir de treize à quatorze ans. Ses grands yeux noirs avaient quelque chose de profondément mélancolique ; son visage, ovale, avec des traits fortement accusés, était poignant à voir ; son corps frêle et mince, corps d'enfant, faisait une terrible antithèse avec son sourire amer, résigné, qui était celui d'une femme, et d'une femme âgée.

Elle faisait l'effet d'un bouton de rose, fané avant d'être épanoui.

Ses vêtements étaient en lambeaux ; un semblant de jupon rouge, cachant à demi ses jambes grêles et nues, et une chemise en toile grossière, trouée, laissant voir les épaules, pointus et décharnés, couvrait le buste, qu'elle aurait à peine abrité contre les regards, sans l'aide d'un fichu bleu, déchiré et sale, noué autour de la taille, en passant sur le cou.

La pauvre enfant boitait. Elle s'appuyait d'une main contre le mur, et avançait péniblement de temps à autre soutenue par son petit frère, un marmot de cinq ans, au visage poli et barbouillé, ou par son père qui, jouant de la flûte, tâchait de ramasser quelques sous.

Arrivée près d'une maison, devant laquelle son père s'était arrêté, elle s'assit par terre, ôta son soulier, et alors on put voir un pauvre petit pied mutilé et sanglant. Il était complètement bleu et contusionné comme si une roue de voiture l'avait écrasé.

L'enfant se souleva lentement, et voulut aller baigner son petit membre dans une fontaine qui se trouvait à proximité ; mais une femme occupée à savonner du linge, la poussa si brutalement, qu'elle tomba en laissant échapper un cri de douleur.

Indigné d'un pareil traitement, je m'avançai vers la pauvre fille, et, l'aidant à se relever, lui glissai une petite pièce de monnaie dans la main.

Au même instant, le gamin, son frère, se retourna, et, ayant vu le mouvement que j'avais fait, cria à son père :

—Zidora a de l'argent.

Le père s'avança vers sa fille, et celle-ci, craintive, lui remit de suite l'obole qui l'avait réjouie un instant, et lui se mit en devoir de partir, sans même daigner jeter un regard sur la pauvre petite.

Zidora voulut remettre son soulier, mais le pied, qui avait été comprimé dans la chaussure trop étroite, avait fortement enflé, et tous ses essais furent infructueux.

Voyant son père et son frère déjà à une assez grande distance, elle voulut tâcher de les suivre,